

Cruxnow.com

« Si nous ne pensons pas que François est le remède, c'est que nous n'avons pas compris quel est le mal », déclare le responsable de CL.

Interview

John L. Allen Jr. et Ines San Martin

21 juin 2017

Même si de nombreux catholiques, notamment les plus conservateurs, trouvent souvent le pape François un peu provocateur pour le système, le responsable de Communion et Libération, mouvement ecclésial influent, affirme que si l'on ne pense pas que le Pape est le remède, c'est qu'on n'a pas compris la nature du mal que nous avons à affronter dans ce monde sécularisé de la postmodernité.

MILAN – Le père Julián Carrón a succédé au charismatique prêtre italien don Luigi Giussani à la tête du mouvement influent de Communion et Libération, dont le bassin naturel est celui du monde catholique plus conservateur. Mieux que beaucoup d'autres, il a compris que le pape François peut secouer le système.

Il soutient donc François avec force, et insiste pour affirmer que si l'on ne pense pas que ce Pape est le remède, c'est qu'on ne comprend pas la nature du mal que nous avons à affronter dans ce monde sécularisé de la postmodernité.

« Parfois, on ne comprend pas certains gestes du Pape, parce qu'on ne comprend pas entièrement ce qu'implique le "changement d'époque" dont il parle », a déclaré Carrón à *Crux* lundi dernier.

« C'est comme si l'on voyait une tumeur comme un simple rhume, en pensant qu'un traitement par chimiothérapie serait trop radical », ajoute-t-il. « Mais une fois que l'on a compris la nature de la maladie, on se rend compte qu'on ne peut pas la vaincre avec une aspirine ».

Dans son habitation milanaise, Carrón a parlé à *Crux*, entre autres, de l'édition en langue anglaise de son livre *Disarming Beauty* (*La beauté désarmée*), sur la nature de l'« événement » chrétien.

« Les changements que nous traversons sont si radicaux, si inédits, que je comprends pourquoi beaucoup ne saisissent pas encore ce qui se passe, ni les gestes du pape François », affirme-t-il. « Mais si l'on ne comprend pas ces gestes maintenant, on les comprendra quand on se rendra compte des conséquences qu'ils ont ».

Carrón soutient que le résultat de la modernité est que les personnes ont perdu de vue ce que signifie être hommes ; la crise est donc bien plus profonde que le simple refus de tel ou tel principe moral, et ce ne sont pas les rappels à l'ordre moral ou les sujets théologiques qui sont nécessaires, mais la force d'attraction qu'exerce une vie chrétienne pleinement vécue.

« Je vois que beaucoup de personnes sont troublées et embarrassées par le Pape, tout comme on l'était par Jésus à son époque – et notamment, rappelons-le, les plus “religieux” », déclare-t-il. « Par exemple, les pharisiens, qui ne percevaient pas le drame de la situation des hommes qu'ils avaient devant eux, voulaient un prédicateur qui se contente de dire aux autres ce qu'ils devaient faire, en leur imposant de lourds fardeaux ».

« Cela ne suffisait pas à faire repartir l'humanité ; puis, Jésus est venu, il est entré chez Zachée sans le traiter de voleur et de pécheur ; cela pouvait apparaître comme une faiblesse. Mais personne n'a lancé de plus grand défi à Zachée que Jésus », dit Carrón.

« Tous ceux qui avaient condamné sa conduite de vie ne l'avaient pas fait changer d'un millimètre. Ce geste totalement gratuit de Jésus a réussi là où les autres avaient échoué », déclare-t-il encore.

Fondé par Giussani en 1954, Communion et Libération est un mouvement ecclésial laïc de l'Église catholique ; il est particulièrement répandu en Italie, mais il est présent aujourd'hui dans près de quatre-vingts pays du monde. Il a connu d'illustres soutiens au fil des ans, parmi lesquels le pape émérite Benoît XVI, qui a célébré les funérailles de Giussani, et dont les collaboratrices domestiques sont des femmes issues du groupe de CL appelé *Memores Domini*.

Né en Espagne et longtemps proche de Giussani, Carrón a pris la tête de Communion et Libération en 2005, après la mort du fondateur.

Loin de percevoir une fracture entre François et ses prédécesseurs, Jean-Paul II et Benoît XVI, Carrón insiste pour affirmer que François incarne aujourd'hui la « radicalisation » de Benoît.

« Il dit les mêmes choses, mais sous une forme qui parle à chacun simplement, à travers les gestes, sans pour autant réduire le moins du monde la profondeur des paroles de Benoît », affirme-t-il.

En substance, le livre de Carrón est une synthèse de la conception de la vie chrétienne proposée par Giussani, enrichie par chacun des trois derniers pontifes. L'idée centrale est que le christianisme est une « beauté désarmée », un mode de vie qui s'impose à travers la seule force d'attraction qu'il porte en lui.

« Je voulais montrer que le pouvoir de la foi réside dans sa beauté, sa force d'attraction. Elle n'a besoin d'aucun autre pouvoir, d'aucun autre instrument ou de circonstances particulières pour briller, de même que les montagnes n'ont besoin de rien d'autre pour nous couper le souffle ».

Crux : Le titre *Disarming Beauty* est-il une réponse explicite au terrorisme et à la violence de matrice religieuse ?

C'est une réponse explicite à une manière de concevoir la foi, à partir de ce qui la rend unique. Saint Paul a défini ce que Dieu a réalisé en se faisant homme, comme un « dépouillement » de sa divinité, de son pouvoir divin. Jésus est apparu dans l'histoire dépouillé de toute forme de pouvoir, avec la seule splendeur de la vérité qui émanait de sa personne, de sa manière d'agir, de regarder, d'entrer en relation avec les autres, de sa miséricorde, de sa capacité à embrasser les personnes et à partager leur vie, à partager les blessures des autres. Toute la force de son amour à notre égard est passée à travers son « humanité désarmée ».

L'un des textes du livre a été écrit immédiatement après l'attaque de *Charlie Hebdo* à Paris ; vous y affirmez que le défi est de créer un espace pour « une rencontre réelle entre propositions de sens, quoique différentes et variées ». Pouvez-vous nous expliquer à quoi vous faites référence ?

Beaucoup sont à la recherche d'un sens pour leur vie, d'une raison d'aller travailler, de créer une famille, d'affronter la réalité ; souvent, ils ne la trouvent pas et ils tentent de fuir de différentes manières. La question fondamentale, la voici : à un moment où, pour les modernes que nous sommes, la valeur absolue est la liberté, la seule possibilité de ne pas retomber dans la force pour limiter la liberté de l'autre est qu'il y ait un espace où les personnes peuvent se rencontrer librement, pour partager le sens de la vie, ce que chacun pense de ce que signifie vivre pleinement. Autrement, le vide qui reste finit par générer des conflits.

Les gens ne peuvent vivre sans avoir un sens, et si le vide reste, nous finirons par générer des personnes qui, tôt ou tard, subiront la tentation de la violence... à la maison, au travail ; dans certains cas, elles iront jusqu'au terrorisme. Le problème est de savoir comment répondre à l'absence de sens que nous constatons souvent dans la société d'aujourd'hui. Nous ne pouvons en sortir que dans une société libre, dans un espace libre, où les personnes peuvent se rencontrer et se confronter sur les formes dans lesquelles chacun choisit de vivre et sur la possibilité de faire des choix différents.

Vous dites que nous traversons une « profonde crise de l'humain ». Pensez-vous que le pape François ait la même perception ? Comment pensez-vous qu'il tente d'y répondre ?

Il est profondément conscient que la question primordiale touche à la nature de la crise, souvent réduite à une simple crise économique, ou à un problème de valeurs, alors qu'elle est bien plus profonde. Elle concerne ce qui nous rend hommes, la passivité que nous constatons chez bien des jeunes qui semblent ne pas avoir de motivations même pour quitter la maison...

N'est-ce pas ce que Giussani appelait l'« effet Tchernobyl » ? C'est comme si une sorte de radiation avait vidé les personnes de signification.

Tout à fait : une évacuation de l'humanité, qui laisse les personnes incapables de ressentir un intérêt véritable pour quelque chose. C'est un problème qui s'enracine dans l'indifférence, dans l'apathie. Trop souvent, nous cherchons à y répondre par des règles, des procédures, pour tenter au moins de limiter la violence qui naît souvent de cette indifférence. Mais tout cela répond aux conséquences, cela ne va pas à la racine du problème. Tant que l'on ne répond pas aux besoins réels des personnes, en réveillant leur capacité à trouver un sens qui rende leur vie vivable, inévitablement, on ne répondra pas à la nature véritable de la crise, dont les racines résident dans cette réduction de ce que signifie être hommes.

C'est la raison pour laquelle je suis optimiste, parce que je suis convaincu que c'est précisément dans cette situation que le christianisme peut offrir sa contribution la plus grande. Le Christ a tout commencé en rencontrant des personnes qui, en le regardant, ont été amenées à dire « nous n'avons rien trouvé de semblable », et qui l'ont suivi. Il n'y avait pas d'autre possibilité que sa présence, et cette rencontre a marqué le début de la plus grande révolution de l'histoire. La seule question est de savoir si nous sommes conscients de cette grâce incroyable que nous avons en tant que chrétiens.

Comment, d'après vous, le pape François défend-il cette idée de la foi comme d'une expérience qui s'enracine dans une rencontre ?

Il est capable de la présenter de la manière la plus simple, à travers les gestes qu'il accomplit, à travers son attention aux personnes et sa manière de parler avec chacun. Il conduit les gens à comprendre de la manière la plus simple, par les gestes, tout comme Jésus se faisait comprendre à travers les gestes.

Il est difficile d'aider des personnes à comprendre toutes les dimensions de phénomènes tels que l'immigration, par exemple ; mais quand il est allé à Lampedusa, il a tout rendu visible en un instant ; il était impossible de ne pas comprendre ce qu'il disait. Il nous a fait ressentir le désir de comprendre d'où provenait tout cela. Il se passe la même chose lorsqu'on approche quelqu'un qui rencontre des difficultés au travail, ou qui a besoin de pardon. C'est comme Jésus, qui se trouvait face à toutes les blessures de son temps, et qui répondait à ces blessures.

Pourtant, il semblerait que certains ne comprennent pas le Pape, ou qu'ils ne soient peut-être pas d'accord avec lui. Vous avez cité Lampedusa... le maire de cette commune, qui était connu dans le monde entier pour son action d'accueil des réfugiés, vient de perdre les élections en arrivant troisième.

Les changements que nous traversons sont si radicaux, si inédits que je comprends pourquoi beaucoup ne saisissent pas encore ce qui se passe, ni les gestes du pape François. Mais si l'on ne comprend pas ces gestes maintenant, on les comprendra quand on se rendra compte des conséquences qu'ils ont.

Si l'on commence à prendre réellement au sérieux le problème de l'immigration, celui de la pauvreté, les difficultés que rencontrent tant de personnes blessées, seules, qui ont besoin de miséricorde, cela amènera un certain climat social, et nous en verrons alors les conséquences, d'une manière que nous n'imaginons même pas. Par exemple, quand le Pape utilise le terme de « murs », il se réfère à des situations qui auraient été impensables il y a seulement dix ou quinze ans. Je veux parler d'un mur en Europe, plus de vingt ans après la chute du mur de Berlin !

Notre capacité à comprendre [le Pape] dépend de notre capacité à comprendre la nature des défis qui nous attendent. Parfois, on ne comprend pas certains gestes du Pape parce qu'on ne comprend pas entièrement ce qu'implique le « changement d'époque » dont il parle. C'est comme si l'on voyait une tumeur comme un simple rhume, en pensant qu'un traitement par chimiothérapie serait trop radical. Mais une fois que l'on a compris la nature de la maladie, on se rend compte qu'on ne peut pas la vaincre avec une aspirine.

Dans le livre, vous alternez avec désinvolture les citations de Jean-Paul II, de Benoît XVI et de François. On oppose souvent ces trois Papes l'un à l'autre, mais vous semblez voir une grande continuité entre eux.

Je vois une grande harmonie, même si chacun a eu à affronter une époque différente. C'est ce que le christianisme a toujours fait. Chacun a affronté un ensemble de circonstances historiques où la vie chrétienne était appelée à se développer, et chaque époque porte un ensemble de défis différents, auxquels le christianisme est appelé à répondre concrètement. Jean-Paul II a surpris tout le monde par sa capacité à communiquer. Il semblait difficile de trouver quelqu'un comme lui, puis Benoît est arrivé, touchant chacun par son intelligence, sa capacité à discerner et à mettre en lumière certains thèmes d'une manière que personne d'autre n'aurait pu réaliser.

Après Benoît, on pensait à nouveau qu'il ne pourrait y avoir personne de semblable. Mais un Pape est arrivé qui, à mon avis, est la radicalisation de Benoît. Il dit les mêmes choses, mais sous une forme qui parle à chacun simplement, à travers les gestes, sans pour autant réduire le moins du monde la profondeur des paroles de Benoît. Il me semble qu'ils sont allés tous les trois à la racine des choses, qu'ils ne sont pas restés à la surface, mais qu'ils sont allés au cœur de ce qui se passait concrètement à leur époque.

En ce sens, il existe une harmonie qui frappe aussi beaucoup de laïcs : c'est la capacité que semble avoir l'Église d'apporter une contribution nouvelle et originale pour affronter les nouveaux défis qui se présentent à elle. Chez ces trois Papes, nous en avons un exemple limpide : chacun d'eux, à son époque historique, a su répondre aux défis du moment.

Vous n'aimez pas les étiquettes politiques, mais vous savez bien que Communion et Libération a une grande réputation dans l'Église, en particulier parmi les catholiques les plus « conservateurs ». Certains d'entre eux s'inquiètent aujourd'hui à propos du pape François, pensant qu'il « réduit » en quelque sorte les choses, en mettant de côté ou en minimisant la doctrine traditionnelle. Que pourriez-vous dire pour les tranquilliser ?

En premier lieu, je dirais qu'il faut partir de la reconnaissance de la véritable nature du défi qui nous attend. On ne peut pas comprendre pleinement l'action du pape François, si l'on ne comprend pas la nature de ce qui se produit, ce « changement d'époque ». Si le diagnostic n'en tient pas compte, on ne peut saisir l'importance de certains gestes de ce Pape. Si l'on commence à comprendre la profondeur de la crise, au contraire, on élargit l'horizon et on commence à voir certains gestes comme une réponse prophétique à cette situation nouvelle.

Je vois que beaucoup de personnes sont troublées et embarrassées par le Pape, tout comme on l'était par Jésus à son époque – et notamment, rappelons-le, les plus « religieux ». Par exemple les pharisiens, qui ne percevaient pas le drame de la situation des hommes qu'ils avaient devant eux, voulaient un prédicateur qui se contente de dire aux autres ce qu'ils devaient faire, en leur imposant de lourds fardeaux. Cela ne suffisait pas à faire repartir l'humanité ; puis, Jésus est venu, il est entré chez Zachée sans le traiter de voleur et de

pécheur ; cela pouvait apparaître comme une faiblesse. Mais en réalité, personne n'a lancé de plus grand défi à Zachée que Jésus, simplement en entrant chez lui. Tous ceux qui avaient condamné sa conduite de vie ne l'avaient pas fait changer d'un millimètre. Ce geste totalement gratuit de Jésus a réussi là où les autres avaient échoué.

Que faudrait-il pour changer une société comme celle dans laquelle nous vivons ? La méthode utilisée par Jésus avec Zachée. [Avec le pape François], il faut se rappeler comment bien des personnes rangées, sincèrement religieuses, ont réagi devant Jésus. Pour celles-ci, la manière dont Jésus agissait était une forme de scandale, au sens le plus fort du terme, un obstacle pour croire.

Vous voulez dire que les fidèles catholiques qui critiquent le pape François, par exemple au sujet de l'encyclique *Amoris laetitia*, n'ont pas compris l'enjeu de la culture actuelle ?

Je crois que oui. Je crois que ce qui manque aujourd'hui est une compréhension profonde du défi qu'il faut relever sur le plan humain. Parfois, les critiques voudraient que le Pape répète certaines phrases, certains concepts, alors que pour beaucoup, ceux-ci sont creux depuis longtemps. Ou alors, ils voudraient des règles à suivre, comme si cela pouvait guérir la personne, ou conduire certains à « vérifier » la foi dans leur propre expérience. Le problème que nous avons tous, nous compris, est que, souvent, nous ne sommes pas capables de transmettre la confiance dans l'avenir à nos collègues de travail ou à nos amis. Nous ne pouvons penser apprendre quelque chose que si nous avons l'audace de reconnaître la situation, sans éprouver le besoin de nous défendre.

Il est clair que ce qui préoccupe certains est le fait que, lorsque Jésus a rencontré Zachée, il s'agissait de le conduire à changer son cœur. Aujourd'hui, certains pensent que le Pape et, avec lui, certains prêtres et certains évêques, s'engagent dans une « rencontre » sans avoir la même attente d'une conversion par rapport aux erreurs.

La conversion ne dépend pas du geste, mais de nous. Lorsque nous allons rencontrer un voleur, c'est nous-mêmes que nous apportons à cette rencontre. Jésus n'a pas fait de difficultés pour aller chez Zachée, sans avoir besoin de lui expliquer toute la théologie et les règles morales. Il y est allé parce que la vérité s'incarnait dans sa personne. Le problème est de savoir quelle personne rencontrent ceux qui nous rencontrent. Si ce qu'ils rencontrent en nous est un simple manuel de choses à faire, ils le connaissent déjà et ne sont pas capables de le mettre en pratique. Mais s'ils se trouvent face à une personne qui leur offre de l'amour, ils commenceront à désirer suivre cette personne et être comme elle, comme cela s'est passé avec Jésus.

Je crois que beaucoup seraient d'accord sur le fait qu'il ne faut pas partir des règles, mais ce qui inquiète les gens, c'est de savoir si l'on arrivera jamais à celles-ci.

Lorsqu'on tombe amoureux, à un moment donné, cela arrive naturellement. Lorsqu'on se marie, si on est réellement amoureux, il est naturel de désirer faire le ménage, préparer un bon repas, et ainsi de suite. Le problème aujourd'hui est que les gens ne rencontrent personne pour qui s'impliquer à ce point ait du sens. Un code éthique, ce n'est pas ce type de rencontre.

Concrètement, de très nombreuses personnes, s'inspirant du pape François, affirment aujourd'hui que l'Église doit accompagner le monde LGBT, par exemple, ou les fidèles divorcés et remariés civilement, et nous le faisons régulièrement. Mais les critiques se demandent si tout cela ne devrait pas aller jusqu'à leur dire que leur conduite de vie doit changer.

Je répondrai par un exemple. Trop souvent, nous pensons que la seule possibilité serait de ne rien dire ou d'être ambigu. J'ai connu un groupe de couples, de familles, qui rassemble 18 ou 20 familles ; aucun de ces couples n'était marié, pour différentes raisons, parfois bien compréhensibles. Certaines familles, membres de Communion et Libération, ont commencé à passer du temps avec eux, sans rien dire de leur situation « irrégulière ». Avec le temps, ils se sont tous mariés ! Ils ont eu devant eux des personnes qui vivaient la vie de famille d'une manière qui ne pouvait pas les laisser indifférents. Pour finir, ils se sont tous mariés, non pas parce que quelqu'un leur a expliqué les règles ou la doctrine chrétienne sur le mariage, mais parce qu'ils ne voulaient pas perdre ce qu'ils voyaient vivre par ces autres familles.

Dans le christianisme, la vérité s'est faite chair. La seule manière de comprendre totalement cette vérité faite chair est de rencontrer et de regarder un témoin. Toute la liturgie de Noël concerne la plénitude de Dieu qui se rend visible. S'il ne s'était pas rendu visible, nous ne l'aurions jamais compris... voilà le grand défi.

Il est inutile de demander aux autres s'ils sont tout ce qu'ils devraient être. La vraie question est de savoir si nous sommes des témoins convaincus de la foi. Croyons-nous encore à la beauté désarmée de la foi ? Une personne amoureuse sait ce qu'elle doit faire, et on tombe amoureux en rencontrant quelqu'un. C'est ce qui fait de l'expérience de Jésus une « révolution copernicienne » pour l'humanité.

Récemment, Rod Dreher a soutenu que les chrétiens devraient abandonner les guerres culturelles en Occident parce que nous les avons déjà perdues, et que nous pouvons tout au plus espérer l'« option Benoît », à savoir conserver de petits îlots de foi dans un

contexte culturel hostile et décadent. Vous semblez soutenir que nous devrions laisser derrière nous les guerres culturelles, sans renoncer à ces positions, mais pour une raison différente.

Bien sûr, tout à fait. J'ai toujours été frappé par l'opposition entre la tentative de transformer le christianisme en une religion civile et celle d'en faire quelque chose de totalement privé. Pour moi, c'est comme si l'on tentait de corriger le dessein de Dieu. Je me demande qui aurait parié que Dieu commencerait à se communiquer au monde à travers l'appel d'Abraham ? C'était la manière d'agir la plus invraisemblable et déconcertante que l'on puisse imaginer.

Le choix ne peut se réduire à celui entre la guerre entre cultures et un christianisme vidé de son contenu, parce qu'aucune de ces deux hypothèses n'a à voir avec Abraham et l'histoire du salut. Abraham a été choisi par Dieu pour commencer à introduire dans l'histoire une nouvelle manière de vivre, qui puisse susciter dans le temps une réalité visible capable de rendre la vie digne et pleine.

Si Abraham était ici aujourd'hui, dans notre situation de minorité, et qu'il allait voir Dieu pour lui dire : « Personne ne m'écoute », que lui dirait Dieu ? Nous savons très bien ce qu'il lui dirait : « C'est pour cela que je t'ai choisi, pour commencer à apporter dans la réalité une présence capable de montrer – même si personne n'y croit – que je ferai de toi un peuple si nombreux que ta descendance sera nombreuse comme les étoiles du ciel ».

Quand Dieu a envoyé son fils dans le monde, dépouillé de son pouvoir divin pour se faire homme, il a fait la même chose. Comme l'a dit saint Paul, il est venu nous donner la capacité de vivre la vie de manière nouvelle. Voilà ce qui génère une culture. La question pour nous est de savoir si la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui nous offre la possibilité de retrouver l'origine du dessein de Dieu.

Vous semblez plutôt optimiste sur le fait que c'est possible.

Tout à fait. Je suis totalement optimiste, du fait de la nature même de la foi. Mon optimisme se fonde sur la nature de l'expérience chrétienne. Il ne dépend pas de ma capacité à lire la réalité, de mon diagnostic de la situation sociologique. Le problème est que, pour être capable de repartir de ce point de départ tout à fait original, il faut revenir aux racines de la foi en soi : ce que Jésus a dit et fait.

S'il y a une raison d'être pessimiste, c'est le fait que, trop souvent, nous avons réduit le christianisme soit à une série de valeurs et une éthique, soit à un simple discours philosophique. Cela n'attire pas, cela n'a pas le pouvoir de fasciner qui que ce soit. Les gens ne perçoivent pas la force d'attraction du christianisme. Mais le fait même que la situation que

nous traversons actuellement soit si dramatique, en tous points de vue, rend paradoxalement plus facile de proposer la nouveauté du christianisme.

Si l'on regarde l'Europe d'aujourd'hui, on voit grandir une nouvelle génération qui n'a, de fait, pas été impliquée dans les anciennes batailles qui ont opposé religion et sécularisme ; ce sont des personnes qui ont grandi dans une culture majoritairement post-religieuse, et qui, par conséquent, considèrent ce phénomène avec plus de curiosité que d'animosité. Tout cela indique-t-il une nouvelle phase pour l'évangélisation ?

Oui, c'est une phase nouvelle. La question est de savoir si, en tant que chrétiens, nous saurons tirer un avantage de cette opportunité pour comprendre, nous les premiers, ce qu'est vraiment la foi, ce que signifie être chrétiens, parce qu'être chrétiens devrait être intéressant pour nous et pour les autres. Il faut approfondir ce point indépendamment de la préoccupation du nombre, et se projeter uniquement sur la plénitude d'expérience que le Christ apporte dans notre vie.

Je pense à une expression que Giussani utilisait souvent, en parlant de la foi ; il disait : « La foi est une expérience présente, où je trouve dans mon expérience personnelle la confirmation de l'intérêt humain qu'elle porte ». Sans cela, la foi ne serait pas en mesure de résister dans un monde où tout dit le contraire de nous.

Votre stratégie pour l'évangélisation au début du XXI^e siècle est donc de vivre la foi de telle manière que cette « expérience de confirmation » puisse se faire, et d'introduire progressivement les autres à cette forme de vie ?

Quand un chrétien vit la foi avec ce type de joie, avec cette plénitude, il est évident que, lorsqu'il se rend au travail, ou qu'il est avec des amis, ou à l'aéroport, les autres voient en lui cette nouveauté. Si l'on arrive au travail à huit heures du matin, et que l'on trouve un collègue qui chante, qui nous embrasse et partage avec nous nos faiblesses et nos difficultés, on est tenté de se demander : « Qu'est-ce qui te fait arriver au travail en chantant à huit heures du matin ? ».

Cela communique le christianisme bien plus que beaucoup d'autres choses, plus que toutes les raisons éthiques, parce que lorsque l'on voit ce genre de choses, on se demande naturellement : « D'où lui vient cette joie ? D'où lui vient cette plénitude ? ». On peut ne pas penser immédiatement que l'origine de ce bonheur s'appelle Jésus Christ, que c'est la foi. Mais lorsqu'on commence à comprendre que cette manière surprenante de vivre dans le monde réel, si heureuse et joyeuse, s'enracine dans la foi, alors celle-ci devient intéressante.

Pour résumer, le christianisme se communique en le vivant. T.S. Eliot a demandé un jour : « Où est la vie que nous avons perdue en vivant ? ». Pour nous, c'est le contraire : nous gagnons la vie en vivant dans la foi. Si ce n'est pas le cas, nous ne serons intéressants pour personne, même pas pour nous. En d'autres termes, est-ce l'Église qui a abandonné l'humanité, ou est-ce l'humanité qui a abandonné l'Église ?

Proposer non pas une série de théories, mais une manière de vivre ?

C'est une expérience de vie.

Le pape François parle souvent de créer une « culture de la rencontre », et le concept de rencontre était fondamental aussi pour Giussani. En considérant l'Église aujourd'hui, quels sont les exemples d'une « culture de la rencontre » qui vous touchent principalement ?

Je suis toujours touché par les exemples de création d'espaces pour la rencontre entre des personnes totalement différentes entre elles. Par exemple, ici à Milan, nous [Communion et Libération] gérons un lieu d'aide aux devoirs, un centre dans lequel des groupes d'enseignants – certains font partie de Communion et Libération, d'autres pas – offrent de leur temps libre pour aider les jeunes qui ont des difficultés scolaires. Parmi ces jeunes, il y a des Italiens, des immigrés, des fidèles de différentes religions, surtout catholiques ou musulmans, et on y voit un lieu de rencontre. Ils viennent de situations très différentes, et ils y trouvent un lieu où leur humanité renaît.

Une fois, un jeune est arrivé avec une barre de métal dans son sac à dos ; dans d'autres circonstances, il aurait été traité comme un terroriste. Mais en restant avec les autres, il s'est libéré de son agressivité, et il est même devenu l'un des responsables de cette initiative. Tel est le pouvoir de la rencontre.

Connaissez-vous aussi des exemples en dehors de votre mouvement ?

Bien entendu, je ne connais pas le monde entier, mais je peux citer quelques exemples. Je fréquente parfois des paroisses de Rome et de Milan, et on peut voir la vivacité de l'esprit de rencontre qui les anime. À Milan, je connais un prêtre qui est en relation avec certains prisonniers. Il a une capacité impressionnante de s'impliquer dans la relation avec eux, d'une manière qui les aide à reconstruire leur vie.

Ensuite, il y a l'expérience des APAC au Brésil, un réseau de prisons sans gardiens et sans armes, où le taux de récidive descend à 15%, alors qu'il tourne autour de 80% dans les prisons ordinaires. On peut penser que c'est une illusion, qu'on ne fait en réalité qu'encourager la

criminalité. Mais au contraire, c'est un exemple de ce qui se passe quand une rencontre réelle a lieu. Tout ce qui va contre la vraie humanité s'évanouit tôt ou tard.

Par exemple, il y avait un détenu qui s'était échappé d'un nombre indéterminé de prisons, et qui est arrivé par hasard dans l'une de ces APAC, et il n'a plus essayé de s'enfuir. Un juge a été si surpris de cette histoire qu'il a voulu venir dans la prison pour lui demander : « Pourquoi n'as-tu pas cherché à t'enfuir ? ». Le prisonnier a répondu : « On ne fuit pas l'amour ».

Parfois, notre problème est de ne plus croire à certaines choses. De fait, nous pensons que toute autre solution, même violente, est plus efficace que le pouvoir de l'amour.

Vous voulez dire que, en fin de compte, notre « réalisme » n'est finalement pas si réaliste ?

C'est certain. Nous avons donné pour acquis que certaines choses sont une illusion, et nous avons perdu de vue la seule possibilité d'atteindre vraiment le cœur de chacun. Encore une fois, c'est ce qui me rend optimiste – la foi est efficace !

Comme l'a dit le pape Benoît XVI il y a quelques années, y a-t-il encore une possibilité pour le christianisme aujourd'hui, dans ce monde ? Il a répondu oui, parce que le cœur de l'homme a besoin de quelque chose que seul le Christ peut donner. La capacité de correspondre au vrai désir ultime de l'homme est ce qui rendra le christianisme attractif.

Vous semblez dire qu'il faut avoir du courage en ce sens, ne pas avoir peur d'affronter l'opinion commune de ce monde.

Nous ne pouvons pas nous contenter d'un christianisme réduit, un peu ambigu, en pensant que c'est le chemin pour rencontrer les autres. Non, il faut le vivre avec courage, pleinement, il faut être convaincus, avec la même audace que celle avec laquelle Jésus entre chez Zachée, sans censurer d'aucune manière ce qu'il avait fait, mais désarmé, en répondant à ce qu'il avait dans le cœur. Historiquement, c'est une méthode totalement nouvelle. Jésus a surpris saint Paul de la même manière qu'il nous surprend.

Il n'y a rien qui provoque davantage le cœur d'un homme qu'un geste comme celui-là, un geste totalement surprenant.

Vous répétez dans tout le livre un concept essentiel de Giussani, à savoir que la foi est un « événement ». Pouvez-vous expliquer ce que cela signifie et pourquoi c'est si important ?

Que la foi est un événement signifie que la vie d'une personne change quand elle rencontre un fait, comme c'est arrivé à Jean et André quand ils ont rencontré Jésus. On ne peut éviter la réalité d'un fait qui s'est produit, on ne peut l'effacer. Pensons à saint Paul, qui persécutait les chrétiens et tentait de les éliminer ; la rencontre avec le Christ vivant a révolutionné sa manière de penser.

C'est comme la scène que Manzoni décrit dans *Les fiancés*... l'expérience de la rencontre avec quelqu'un qui pouvait pardonner à ce point a été si surprenante qu'il était impossible de ne pas s'abandonner à sa force d'attraction. Lorsque le cardinal salue l'Innommé, celui-ci lui dit : « Si je reviendrai ! [...] Quand bien même vous me refuseriez, je resterais obstinément, comme un mendiant, à votre porte. J'ai besoin de vous parler, de vous entendre, de vous voir ; j'ai besoin de vous ! »

Voilà le type d'expérience bouleversante qui change la vie, voilà la foi. [Le personnage du cardinal dans *Les fiancés* s'inspire du cardinal Federico Borromeo, de Milan, 1564-1631).

Le pape Benoît a toujours dit que l'origine du christianisme n'est pas une doctrine ni un enseignement, mais la rencontre avec le Christ. La forme de l'« événement » chrétien est cette rencontre, non pas de manière virtuelle ou seulement comme une proposition faite par le premier venu. Non, c'est une rencontre si puissante qu'on ne veut pas la perdre de toute la vie.

L'objectif de votre livre est-il de réveiller la conscience de cet événement ?

Certainement. Le problème est de savoir comment communiquer cet événement aux autres. C'est comme l'expérience de l'amour, quand on tombe amoureux... cela n'arrive pas parce qu'on en parle, cela arrive parce qu'on tombe amoureux.

À un moment donné, vous écrivez que le but de la communauté – vous vous référez sans doute à *Communions et Libération*, mais aussi plus généralement à l'Église – est de susciter des « adultes dans la foi ». Que voulez-vous dire ?

Je veux parler de personnes qui sont régénérées par la participation à la communauté chrétienne, au sens qu'elles acquièrent une nouvelle capacité d'affronter la réalité, une nouvelle capacité d'être libres d'une manière différente d'avant, ainsi qu'une capacité nouvelle de transmettre un sentiment d'émerveillement aux autres. Si le christianisme n'est pas capable de susciter un nouveau type de personnes, il restera détaché de leur vie.

Il n'y a rien de plus décisif, actuellement, que la capacité à susciter des adultes dans la foi, des adultes qui vivent librement parmi les autres et peuvent témoigner de la foi non seulement

quand ils vont à l'église ou qu'ils participent à certaines activités « différentes » de la vie quotidienne, mais dans le concret de leur travail et de leur vie.

Il faut des personnes qui puissent porter la nouveauté de la foi au cœur du monde, et qui suscitent la question : « Mais où puisez-vous cette nouveauté, cette fraîcheur ? Qu'y a-t-il derrière ? ». La capacité à répondre à cette question conduira naturellement les personnes à quelque chose de plus grand et de meilleur.

C'est un réel témoignage de foi... même si les autres n'arrivent pas à identifier le nom du Christ, le fait même de voir cette personne rend impossible de ne pas désirer comprendre ce qui la rend comme elle est. On voudra savoir qui est le « troisième », ce qui est un témoignage.

Seul un vrai témoignage peut rendre visible et tangible l'événement de la foi... La capacité à rendre la foi raisonnable pour les hommes ne peut venir que d'une expérience concrète de celle-ci, d'un « événement ». C'est ce qui permet de ne pas avoir peur de ne pas être compris, et de résister à la tentation de réduire le christianisme à quelque chose d'autre.

À mon tour de vous poser une question : pourquoi pense-t-on parfois que, pour qu'un geste gratuit soit compréhensible, il faut le réduire à quelque chose d'autre, qu'il soit moins gratuit ? Plus il est gratuit, plus il devrait être surprenant et attirant, n'est-ce pas ? Il ne faut pas réduire les choses pour qu'elles soient comprises.

Parfois, nous pensons que si quelqu'un n'a pas la foi, il faut réduire les choses pour qu'il les comprenne. Mais le contraire est vrai – plus un geste est gratuit, comme le fait de pardonner une offense au lieu de répondre de la même manière, plus cela surprendra radicalement cette personne. Il n'y a pas besoin de réduire, de limer pour éviter le scandale... personne ne s'est jamais scandalisé d'être pardonné.

Dans la dernière page du livre, vous écrivez que la joie est comme la fleur du cactus. Que voulez-vous dire ?

La foi introduit une force d'attraction dans la vie ; celle-ci nous attire vers elle et, en même temps, ne nous laisse pas seuls. Rien ne provoque davantage une personne que quelque chose qui répond pleinement et totalement à ses attentes. Rien ne transforme aussi radicalement la vie que l'accomplissement de toutes ses promesses ! Voilà pourquoi la foi est comme un cactus... magnifique, elle nous attire à elle, mais en même temps elle pique. Nous pouvons l'accepter ou le refuser, mais rien ne transforme et ne trouble la vie avec une telle force.

Peut-on dire que ce livre est une tentative d'exprimer la vision de l'évangélisation qui naît de Giussani et qui a été élargie par les trois derniers pontifes ?

Pour moi, la réponse est oui.